

Introduction

Le titre de ce livre implique que, dans la figure de la « science catholique », apparaisse un certain type de rapport à l'origine. *La science catholique* : l'expression vient de loin. Elle a été lancée par Lamennais dans un célèbre article de *L'Avenir*. La valeur de vérité de cette science tient, selon lui, à ce que le catholicisme, et lui seul, possède l'authentique savoir de l'origine. Clairement dans la Bible, obscurément dans les autres cultures qui la démarquent en la déformant, la révélation primitive enseigne à l'homme les certitudes dont il a besoin pour vivre en société. Une enquête historique bien conduite montre que, toujours et partout, les hommes ont reçu de la société et cru ce que leur annoncent les Saintes Écritures et la tradition de l'Église : la création du monde, la chute de l'homme, la promesse d'un rédempteur, la Trinité, la nécessité du sacrifice. Ainsi, seule la vision historique du catholicisme est scientifique (puisqu'elle confirme par l'enquête positive l'existence de la révélation primitive déposée dans le livre de la Genèse) et, réciproquement, la science ne peut dire le vrai qu'en se laissant instruire par le catholicisme. Il s'agit bien du catholicisme, car le protestantisme, en détachant l'individu de la communauté, ruine toute confirmation sociale de la croyance : comme plus tard Descartes, Luther entendait opposer l'autorité de la vérité à la vérité de l'autorité. Le privilège ainsi accordé à la raison individuelle avait déclenché la déchirure de la chrétienté occidentale, les errements spéculatifs de la philosophie séparée et les divagations politiques du *Contrat social*. En d'autres termes, la plus récente histoire de l'Europe dévoile que la vérité pour les sociétés est à chercher dans la doctrine catholique et en elle seule. Ainsi la boucle se ferme-t-elle : ce que l'érudition a démontré, l'observation le confirme. Le passé et le présent dessinent l'avenir, et Lamennais, s'il avait lu les *Manuscripts de*

44 aurait pu pasticher Marx : «Le catholicisme résout le mystère de l'histoire et il sait qu'il le résout.» En effet, il lit à livre ouvert le récit de l'origine.

Cette recherche ardente des traces universelles de la révélation primitive se poursuit dans le catholicisme français jusqu'aux années 1880. À cette époque, les critiques acerbes développées contre ce type d'historiographie à figure dogmatique stoppèrent la marche d'une première vague de la science catholique. Toujours employée jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, par ses promoteurs aussi bien que par ses adversaires, l'expression de «science catholique» change désormais de sens : il n'est plus affirmé que seule la science catholique représente la véritable science, mais il est nié que la science ait ruiné la foi ; l'apologétique catholique repose sur des investigations scientifiques sérieuses. Pour le dire autrement, la science catholique n'est plus *la* Science, mais *une* science à côté d'autres, aussi certaine qu'elles de ses démonstrations, et elle n'a aucune raison de changer de nom. Ainsi dans la notice nécrologique qu'il consacre à Lagrange, l'académicien René Dussaud crédite le fondateur de l'École biblique d'avoir été un éminent représentant de la science catholique¹. Mais l'expression est aussi d'usage interne et, faisant le bilan de la crise moderniste, Jean Rivière, théologien catholique, conclut un gros volume, publié en 1929, en s'interrogeant sur la résolution des problèmes nés un quart de siècle plus tôt. Il répond à sa propre question, touchant l'avenir : «Le problème étant ici d'ordre intellectuel, c'est à la science catholique, on peut même dire à elle seule qu'il appartient d'en connaître².»

Que contient cette deuxième vague de la science catholique, qui attire l'ironie ou l'irritation de ses adversaires ? Un double effort. L'un pour continuer de porter le problème de la vérité religieuse dans le champ scientifique : l'investigation historique bien conduite n'est pas relativiste, elle confirme la transcendance de la vérité catholique. L'autre pour rappeler la nécessité du recours à «l'ordre catholique» si les sociétés humaines veulent bannir de leur sein le développement de l'immoralité et de la violence. La réussite du second effort est subordonnée à celle du premier : pour faire reconnaître la nécessité sociale du catholicisme, il est indispensable d'en établir au préalable la vérité théologique selon une méthode scientifique. Seulement, la nouvelle science catholique a renoncé à trouver un point

1. *RHR*, t. 117 (1938/1), p. 269. Voir encore chap. 3, p. 176, chap. 4, pp. 189, 220 et 231 ; chap. 6, p. 331.

2. J. RIVIÈRE, *Le Modernisme dans l'Église. Étude d'histoire religieuse contemporaine*, Paris, Letouzey et Ané, 1929, p. 557.

fixe en démontrant par l'histoire universelle l'existence d'une révélation primitive identique au dogme catholique. Elle a compris aussi la complexité de l'histoire littéraire des livres de l'Ancien Testament. Alors elle révisé sa tactique. Le temps de l'origine s'abrège pour permettre de fixer celle-ci dans une histoire mieux connue, celle de la Grèce et de Rome où vient se situer l'apparition de Jésus. Et que nous dit cette histoire ? D'Hulst, premier recteur de l'Institut catholique de Paris, le sait bien et l'explique aux lecteurs du *Correspondant* :

À mesure que l'Antiquité grecque et romaine, interrogée par une science plus sûre et plus riche en documents, nous livre plus complètement ses secrets, il devient plus impossible de contester aux auteurs des quatre Évangiles et du livre des Actes le caractère de témoins oculaires ou de narrateurs contemporains.

C'est ainsi que, sans recourir à la révélation, et rien qu'en faisant œuvre de critique, l'apologiste peut établir la réalité de la vie du Sauveur, de ses miracles, de sa mort, de sa résurrection, de ses prophéties connues avant l'événement et vérifiées par l'événement.

La parole de Jésus-Christ reçoit alors la plus haute consécration humaine qui se puisse concevoir. Les sources évangéliques sont vraiment historiques. Jésus-Christ a vraiment tenu le langage et fait les œuvres qu'on lui attribue. Il est donc Dieu. Ce Dieu-Homme a fondé l'Église et lui a garanti son assistance. L'Église est donc son interprète¹.

Sur la base de cette autorité de l'Église, voici que, dans la suite du texte, l'édifice entier de la science catholique se voit restauré. Car l'Église garantit l'inspiration de l'Ancien Testament, donc la vérité historique de ses récits, parmi lesquels celui de l'origine de l'espèce humaine à partir d'un couple unique, et, également, celui de l'Exode. Tout cela est présenté comme vrai par le détour de l'histoire de Jésus et de ses disciples : en tant que fondée par l'Homme-Dieu, l'Église catholique peut légitimement juger de l'inspiration des anciennes Écritures et, si l'on a bien lu le texte cité ci-dessus, on aura compris que les deux points cruciaux de la démonstration (divinité de Jésus, fondation de l'Église par lui) sont établis par des témoignages historiques et entrent ainsi dans le champ de la science. De cette possession de la vérité par l'Église découle la conviction inébranlable que, dans la pratique, les hommes sont appelés à se conformer aux enseignements moraux de celle-ci. Un homme sensible à la revendication des « libertés modernes » comme d'Hulst n'en démontre pas

1. L. D'HULST, « La question biblique », *Le Correspondant* (25 janvier 1893), pp. 209-210.

moins, dans ses *Conférences de Notre-Dame* en 1891, la nécessité de relier la morale à la religion catholique. La seule morale ferme et efficace est celle de l'Évangile, et celui-ci est confié à la garde de l'Église catholique romaine : même dans la seconde vague de la science catholique, l'antiprotestantisme est de rigueur. Comme on peut s'y attendre, cette vision du monde entraîne la condamnation sans appel de la neutralité scolaire.

Les prises de position d'Alfred Loisy tranchent sur cette assurance. Les recherches sur le Nouveau Testament, qu'il publie à partir de 1893, et l'expérience pastorale qu'il acquiert durant le temps de son aumônerie dans un collège de jeunes filles à Neuilly le persuadent que la science catholique se berce d'illusions, et elle n'attire que son rire (qui n'est en rien celui de Voltaire). Dans sa retraite studieuse, il a écrit un gros manuscrit *La Crise de la foi dans le temps présent. Essais d'histoire et de philosophie religieuses*, où l'on peut lire ce jugement sans appel : « L'Église est obligée actuellement de subir le mouvement scientifique qui se produit en dehors d'elle, mais elle s'efforce de le maintenir là où il est, en dehors d'elle, et de garder jalousement contre tout contact profane sa science à elle, ce qu'on appelle sans rire la science catholique¹. » Explicitons les griefs de Loisy. D'une part, la science catholique est édifiée sur le sable, car la présentation de l'histoire de Jésus dans les Évangiles est fortement marquée par la tradition de l'Église primitive : le portrait évangélique de Jésus se conforme à la foi de celle-ci, et la science historique ne saisit en lui que le prophète exalté de l'imminence du règne de Dieu. D'autre part, la science catholique marche à contre-courant de l'histoire : l'autonomie de la raison, reconnue en principe au premier concile du Vatican, par la constitution *De Fide catholica*, implique la distinction radicale du point de vue de la science et du point de vue du dogme dans l'étude des origines chrétiennes. Sinon, la recherche scientifique ne peut être menée librement. La reconnaissance de cette distinction implique un remaniement, non seulement du « régime intellectuel de l'Église catholique » (trop autoritaire et trop centralisé, dominé par la néfaste Compagnie de Jésus), mais de la relation de cette Église avec la société : elle doit substituer l'éducation de la liberté personnelle à celle de la soumission et admettre l'autonomie des institutions scientifiques. Qu'en est-il alors de l'institution scolaire ? Justifié par certains excès antireligieux, appelant des améliorations destinées à favoriser la liberté des jeunes élèves, le maintien d'un système catholique d'enseignement primaire et secondaire apparaît à Loisy inéluctable. Celui-

1. A. LOISY, *La Crise de la foi dans le temps présent. Essais d'histoire et de philosophie religieuses*, BNF, ms. Nouv. acq. fr. 15636-15637-15638 ; le ms. cité est le 15638, ff^{vs} 30-31.

ci réserve sa critique aiguë à l'enseignement supérieur catholique, qui l'a mis à la porte en 1893. Au lieu et place d'institutions étroitement surveillées par Rome, Loisy aurait préféré une collaboration de l'Église et de l'enseignement public, notamment par le maintien et le développement des Facultés de théologie dans l'Université. Allant plus loin, il estime dépassé le soutien de l'Église par le moyen du Concordat¹. Telles sont les pensées qu'il confie au gros manuscrit déjà évoqué, *La Crise de la foi dans le temps présent*, dont il tirera les articles et les livres mis à l'Index le 16 décembre 1903 (surtout *L'Évangile et l'Église*, 1902, et *Autour d'un petit livre*, 1903). Le bilan de sa réflexion est clair : les certitudes de la science catholique sont solubles dans l'air du temps, et les vrais savants ne peuvent même pas la prendre au sérieux. La science n'est pas protestante non plus, quoi qu'en affirment les protestants français comme Sabatier : par essence, elle est œuvre de raison, libre de tout dogme.

Le volume précédent *La Bible en France entre mythe et critique, xv^e-xix^e siècle*, publié chez le même éditeur en 1994, cherchait à éclairer l'amont de la crise moderniste : pourquoi s'est-elle produite à la fin du xix^e siècle ? Ce volume-ci conduit son lecteur vers l'aval : la science catholique a-t-elle survécu à la contestation de Loisy ? comment ? au prix de quelles mutations ? avec quels périls ? Entre les deux ouvrages, une explicable absence : l'histoire de la crise moderniste, sur laquelle se sont exercées l'infatigable science d'Émile Poulat, l'expertise philosophique de Pierre Colin et la pénétration psychologique d'Émile Goichot, qui vient de nous quitter². L'œuvre était faite et bien faite, complétée sur ses marges par une nouvelle génération de chercheurs, mais ferme dans son dessein et sûre en ses conclusions. Sans ces devanciers, le parcours de ce livre n'aurait pas été possible. Il a été favorisé, aussi, par la recherche parallèle d'Étienne Fouilloux, qui, par son essai *Une Église en quête de liberté*³, a construit un monument indispensable à l'histoire culturelle du catholicisme français au xx^e siècle et qui avait déjà constitué un dossier sur la question biblique dont il m'a fait profiter avec générosité⁴.

1. *Ibid.*, ff^{os} 383-395.

2. Titres essentiels : É. POULAT, *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Paris, Albin Michel, coll. « L'Évolution de l'Humanité », 18, 1996³ (1^{re} éd., Paris, Casterman, 1962) ; É. GOICHOT, *Alfred Loisy et ses amis*, Paris, Éditions du Cerf, 2002 ; P. COLIN, *L'Audace et le Soupçon. La crise du modernisme dans le catholicisme français. 1893-1914*, Paris, DDB, 1997.

3. Étienne FOUILLOUX, *Une Église en quête de liberté*, Paris, DDB, 1998

4. Dans le registre spéculatif, il faudrait joindre à tous ces travaux l'étude approfondie et l'évaluation de la pensée de Maurice Blondel par Henry Duméry, dont l'œuvre paraît

Anticipons un peu le parcours, comme une invitation à lire. Il offre une histoire de cette école d'exégèse qui s'est nommée elle-même « progressiste », comme l'expliquera le premier chapitre : elle s'écarte de l'école conservatrice, tout en rejetant le péril moderniste. Pour le découpage chronologique du parcours, le point de départ s'offrait avec évidence : l'année 1907 est celle des deux actes majeurs par lesquels est condamné le modernisme, le décret du Saint-Office *Lamentabile sane exitu* et l'encyclique *Pascendi Dominici gregis* du pape Pie X. Par ces deux actes et par les réponses de la Commission biblique qui les accompagnent, la science catholique est strictement corsetée et perd les timides espoirs de liberté qu'elle avait formés sous Léon XIII. Quant à la fin du parcours, elle se situe dans les années où le succès de l'exégèse critique dans l'Église catholique, autorisé, au sens fort du mot, par le second concile du Vatican, connaît un effet de freinage, dû à la conjonction de divers facteurs. Marqué dans le texte de la nouvelle Commission biblique pontificale *Bible et christologie* (1983), ce succès avoue lui-même ses limites dans l'Instruction du même organisme, *L'Interprétation de la Bible dans l'Église* (1993). Au même moment, après les turbulences des années 1970, s'effectue une reprise en main des communautés catholiques, d'abord en France, puis dans l'Église universelle, par l'élection au pontificat du cardinal polonais Wojtyła. Existe-t-il une corrélation entre les deux phénomènes (le freinage et la reprise en main) ? La question sera posée à la fin du parcours.

Le lieu sélectionné est la France. Bien entendu, les vents de la critique historique soufflent sur l'Hexagone de tous les côtés : des îles Britanniques et de l'Amérique, de l'Allemagne et de la Suisse, des Pays-Bas et de la Suède. Et ils secouent la voilure de la science catholique. Mais le phénomène moderniste, surtout dans le champ scientifique, fut principalement français. Car l'Allemagne catholique, si féconde en travaux de haute qualité dans la première moitié du XX^e siècle, est devenue plus silencieuse. Le

aujourd'hui bien oubliée, par Henri Bouillard et par Christoph Theobald (dont la thèse n'a pas été traduite : *Maurice Blondel und das Problem der Modernität. Beitrag zu einer epistemologischen Standortbestimmung zeitgenössischer Fundamentaltheologie*, Francfort-sur-le-Main, 1988). Présentation générale des problèmes théologiques de la Révélation dans B. SESBOUË et Ch. THEOBALD, *Histoire des dogmes*, vol. IV, *La Parole du Salut (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, Desclée, 1996. Sur les problèmes philosophiques et théologiques soulevés par le modernisme, un livre synthétique et important : *Le Modernisme* (présentation de D. Dubarle), Paris, Beauchesne, coll. « Philosophie », 5, 1980. Les travaux sur l'œuvre de Laberthonnière sont importants aussi (bibliographie de ces travaux dans *Oratoriana. Laberthonnière. L'homme et l'œuvre. Introduction à sa pensée*, Paris, Beauchesne, 1972, pp. 274-276 ; y joindre les titres ajoutés par É. POULAT, *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, *op. cit.*, pp. 689-690).

modernisme apparaît de Rome et de l'étranger comme un mal français et s'attache avant tout au nom d'Alfred Loisy, le savant historien Duchesne ayant choisi un terrain de recherche moins périlleux que celui des origines chrétiennes. Pourquoi ce mal était-il si redouté ? Loisy ne voyage que pour aller de Paris dans sa Champagne natale passer les mois d'été. Il ne parcourt pas les grandes villes d'Europe pour promouvoir la vente de ses livres. Fils de paysan, il creuse son sillon en allant droit devant lui. Mais quel sillon ! La force de percussion contenue dans les deux « petits livres » rouges a causé dans la science catholique un ébranlement tel qu'après Loisy rien ne fut comme avant. L'indépendance qu'il revendiquait pour la science, pour sa science, paraissait d'autant plus dangereuse pour l'avenir de la science catholique qu'elle était également proclamée par l'histoire française des religions, aux traits bien particuliers. Pour les promoteurs de celle-ci, plus qu'ailleurs, le programme d'indépendance scientifique était strictement corrélé au programme politique de laïcisation des institutions publiques. Le conflit dogme/science, foi/raison, autorité/liberté est homologué au conflit Église/État, religion/société, sacralisation/sécularisation. Il faut s'attendre à trouver des interactions efficaces entre les événements marquant l'histoire de la science catholique de la Bible et ceux qui jalonnent l'histoire de la laïcité française. Ce qui légitime le choix d'un parcours privilégiant la France. Il a fallu pourtant l'élargir à l'espace francophone ; car, on s'en apercevra, l'apport des savants belges à l'exégèse catholique est considérable, et il fallait l'inclure dans ce parcours. Celui-ci n'ignorera pas non plus les productions de l'université de Fribourg, en Suisse, mais elles apparaissent moins spécifiques, du moins jusqu'au concile Vatican II, et se situent nettement dans le sillage du grand héros dominicain que fut Lagrange.

L'attention à la corrélation entre l'histoire d'une science et celle de son lieu, le catholicisme français, a conduit à limiter l'enquête au problème des origines chrétiennes, en laissant de côté, excepté quelques incursions, le domaine paléotestamentaire. En effet, les grandes publications françaises, émanant d'historiens non catholiques, porteuses de conflits à la fois scientifiques et politiques, concernent avant tout l'étude des origines chrétiennes, du comparatisme de Salomon Reinach jusqu'à celui de Dupont-Sommer. Bien entendu, ces publications comportent toujours, comme portique obligé, une description attentive du « milieu juif au temps de Jésus » qui ne peut ignorer l'existence du corpus de livres appelé par les chrétiens « Ancien Testament ». La découverte en 1947 des manuscrits de la mer Morte va renouveler profondément l'étude de ce milieu et faire place aux mystérieux « esséniens », jusqu'alors assez négligés.

Pourtant, l'histoire de la science catholique des origines chrétiennes

au XX^e siècle n'est pas seulement déterminée par ce type d'événement, proprement scientifique. Les grands drames de ce siècle, avec leurs répercussions sur la société française, conditionnent aussi les rapports entre l'Église catholique et cette société, et, si étrange que la chose puisse paraître de prime abord, les deux guerres mondiales imposent des césures à l'enquête sur la science du Nouveau Testament. Les événements qui suivent la Seconde Guerre mondiale, notamment la décolonisation et la création de l'Unesco, ne sont pas non plus sans effet sur l'emploi du comparatisme dans l'étude des religions : par eux s'introduit la découverte de mondes culturels possédant leurs normes internes de structuration. À ces déterminations externes du labeur exégétique, il faut associer des facteurs internes d'évolution, liés à la place du catholicisme dans la société française. Déjà Loisy intitulait son manuscrit de 1898-1899 : *La Crise de la foi dans le temps présent*. L'interrogation grandissante des catholiques français sur les facteurs de l'incroyance les amènera à solliciter de Rome, de façon de plus en plus pressante, la fermeture de la parenthèse antimoderniste, décision inaugurée en 1943 par l'encyclique de Pie XII sur les études bibliques. L'ouverture œcuménique et le rapprochement avec les juifs, après 1945, marquent aussi en profondeur l'histoire de la science catholique.

Cette anticipation du parcours introduit à la répartition des matières entre les chapitres du livre. Les deux premiers chapitres couvrent la période avant la guerre de 1914 ; les chapitres 3, 4 et 5, l'entre-deux-guerres ; les chapitres 6 et 7, la préparation et les conséquences du grand tournant de 1943 ; les chapitres 8 et 9 enregistrent le poids croissant de la science du judaïsme dans l'histoire des origines chrétiennes et la réception nuancée, par l'exégèse catholique, de l'exégèse protestante alors dominante (celle de Rudolf Bultmann et de ses disciples) ; le chapitre 10 présente la constitution du concile Vatican II sur la Révélation, intitulée *Dei Verbum*, et votée en novembre 1965. Le chapitre 11 étudie les conséquences institutionnelles, dans l'Église catholique, à Rome et en France, des prises de position conciliaires sur la Révélation et la réception, hors du catholicisme, des nouveaux travaux de l'exégèse catholique. Le chapitre 12 expose, dans le temps long qui se déroule d'Érasme à la fin du XX^e siècle, comment la science historique s'est emparée du domaine biblique, puis comment cette domination de l'histoire s'est vue mise en cause par d'autres sciences des textes : la sémiotique littéraire, la sociologie de la littérature. Le parcours s'achève à la hauteur des années 1980, pour les raisons qui ont été dites précédemment. Sur la période la plus récente, qui est encore « hors

histoire » (1985-2005), des indications sont données au lecteur à la fin de la bibliographie générale.

Le problème posé par ce parcours de la science catholique est sa disparition de la scène, en relation avec la crise de l'origine. L'expression n'est plus employée après la Seconde Guerre mondiale, et pour cause : le sentiment de fierté qu'elle véhiculait a fait place à une sorte de gêne, voire de honte, devant le retard accumulé. Nous entendrons en 1967 le courtois et affable archevêque de Tours, Louis Ferrand, morigéner un éminent bibliste français, Pierre Grelot, et lui montrer qu'il serait grand temps, pour l'exégèse catholique, de se mettre au diapason de sa sœur protestante ! Mais d'où venait le retard ? Très directement, de l'imprudente franchise de Loisy et de la réaction conservatrice, au sens propre, qu'elle entraîna. Mais le retard n'avait-il pas été acquis plus tôt, c'est-à-dire, comme le soutenait le coupable, en raison de la situation du catholicisme hors du monde réel ? Certes, l'ouverture de Loisy aux conclusions de la science de son temps ne s'est pas produite dans une position de splendide isolement. Le catholicisme français connaissait un frémissement intellectuel, symbolisé par l'action de Maurice d'Hulst à la tête de l'Institut catholique de Paris, par la création des « Congrès scientifiques internationaux des catholiques » et par l'ouverture à Jérusalem de l'École pratique d'études bibliques (inaugurée le 15 novembre 1890). Cependant ces premiers envols de la science catholique auraient-ils pu aller très loin sans le choc que celle-ci reçut de l'œuvre de Loisy ? L'historien ne peut ni prédire l'avenir ni refaire le passé. Toujours est-il que l'actualité de Loisy, célébrée ici et là à l'occasion du centenaire de la mise à l'Index de *L'Évangile et l'Église*, se révèle surtout par la permanence, dans la longue durée, de l'ébranlement causé par son œuvre. Entre la constitution *De Fide catholica* (1871) et la constitution *Dei Verbum* (1965), il y eut les petits livres rouges.

Il existe une différence entre ce volume-ci et le précédent, qui explorait une terre peu connue : l'histoire de l'exégèse catholique au XIX^e siècle. Sur le XX^e siècle, d'importantes recherches ont déjà pris place : avant tout, les travaux de l'historien Bernard Montagnes sur Marie-Joseph Lagrange, qu'il n'y avait pas lieu de compléter, car les archives Lagrange, conservées à Jérusalem, n'apportent pas d'éclairage nouveau sur l'œuvre écrite du fondateur de l'École biblique et de la *Revue biblique*. À côté de ce grand travail de science et de mémoire, il faut mettre des textes d'une toute autre nature : les chapitres de synthèse (« Il rinnovamento biblico ») écrits par le professeur italien Mauro Pesce pour la *Storia della Chiesa* (volumes XXIII et XXV), qui couvrent la période 1922-1978 (pontificats de Pie XI, Pie XII, Jean XXIII, Paul VI). Dans les écrits du jésuite belge

Jean Levie et dans différents travaux de l'exégète français Pierre Grelot, dans les notices biographiques du *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, dans maint article des revues scientifiques spécialisées, plusieurs parties du présent volume sont déjà esquissées. Il arrive assez souvent que les travaux proprement exégétiques, avant de présenter la science actuelle du Nouveau Testament, fassent le point sur le passé de cette science (c'est le cas des livres de Maurice Goguel ainsi que des travaux collectifs récents comme *Jésus de Nazareth. Approches d'une énigme* ou *Le Cas Jésus-Christ*). De caractère plus général et d'un dessein plus ample, les synthèses d'histoire de l'exégèse néotestamentaire écrites en allemand par Werner Georg Kümmel ou en anglais par Stephen Neill sont d'une consultation indispensable¹. La confrontation entre les trois ténors de l'exégèse « indépendante » (Goguel, Guignebert, Loisy) a été menée par Alan H. Jones dans *Independance and Exegesis*, ouvrage publié à Tübingen en 1983.

Dans la mesure du possible, les informations fournies par les sources imprimées ou par les travaux qui viennent d'être mentionnés ont été complétées par la prospection des inédits laissés par les protagonistes de cette histoire. Certaines archives n'ont pu être consultées, en particulier le dossier romain de l'encyclique de 1943. Des archives privées étaient déjà confiées à l'exploration d'autres chercheurs ou concernaient un passé trop récent pour être ouvertes à la consultation. Certaines de mes demandes n'ont pas obtenu de réponse. Il m'est d'autant plus agréable de remercier ici toutes celles et tous ceux qui m'ont accueilli et conseillé dans la consultation de leurs dépôts : aux archives de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem (EBAF), à celles du Centre Lumen Gentium de Louvain-la-Neuve, à celles de la compagnie de Saint-Sulpice et de la province française de la Compagnie de Jésus, à celles de l'Association catholique française pour les études bibliques (ACFEB), aux Archives diocésaines d'Angers, de Lille et de Paris, à celles de l'Institut catholique de Paris et de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC). Dans les bibliothèques de l'École biblique de Jérusalem, dans celles de l'Histoire des religions (Sorbonne), de l'École pratique des hautes études (section des Sciences religieuses), de la Faculté de théologie protestante (Paris), de l'Institut catholique de Paris (bibliothèque de Vernon), de l'Université catholique de l'Ouest (Angers), j'ai bénéficié de l'accueil amical des bibliothécaires et de la coopération efficace du personnel. À la bibliothèque de la revue les *Études*, Pierre Vallin savait non seulement trouver les livres,

1. Les titres des différents travaux évoqués dans ce paragraphe sont indiqués dans les notes du volume et dans la bibliographie

mais surtout répondre à toutes les questions. Le travail sur les abondantes sources imprimées et sur les archives conservées à l'École biblique et archéologique française de Jérusalem a été effectué au cours de cinq séjours, échelonnés de janvier 1997 à octobre 2002, durant lesquels j'ai bénéficié du soutien offert par le Centre de recherche français de Jérusalem, organisme du CNRS, dont le directeur Dominique Bourel a suivi l'élaboration de ce livre avec attention et, surtout, avec une fidèle et généreuse amitié. L'expression de ma gratitude s'adresse enfin à tous ceux qui ont favorisé la publication de ce travail : le comité éditorial de la collection « L'Évolution de l'Humanité », la directrice des sciences humaines aux éditions Albin Michel, Hélène Monsacré, ainsi que son assistante Delphine Ayrat.

Pour la période la plus récente, j'ai eu recours aux ressources de l'histoire « orale » et c'est un vrai plaisir pour moi, en remerciant tous mes informateurs, de les retrouver dans mon souvenir : ceux de Jérusalem, au milieu desquels j'ai recueilli la saga de l'École biblique, savoureusement narrée par le regretté père Tournay, ainsi que les souvenirs de Marie-Émile Boismard (†) et les précises informations d'Émile Puech. Je dois mentionner aussi les fondateurs et premiers membres de l'ACFEB : Henri Cazelles, Pierre Grelot, Xavier Léon-Dufour, Jacques Guillet (†), Jacques Briend, Paul de Surgy, Jean Delorme (†), Pierre Sandevour (†). André Paul m'a initié aux révolutions exégétiques de 1968. Les présidents successifs de l'ACFEB m'ont permis l'accès aux archives de l'association : Jacques Schlosser, Jean-Pierre Lémonon, Michel Quesnel. Mes collègues du Centre d'histoire des religions du livre et des facultés ou instituts de théologie protestants ont répondu avec beaucoup de cordialité à mes demandes d'information : notamment Jean-Daniel Dubois (EPHE), Matthieu Arnold, de Strasbourg et Michel Bouttier, de Montpellier (connu par l'intermédiaire d'Élisabeth Labrousse, haute et familière figure du protestantisme français, encore présente dans nos mémoires). Le professeur André Caquot avait à diverses reprises encouragé ma recherche, et je regrette qu'il ne puisse maintenant en évaluer le résultat.

Cet ouvrage, élaboré grâce à tous ces informateurs, n'est pas écrit principalement pour eux : ils connaissent bien cette histoire, pour l'avoir vécue. De plus, ils ne trouveront pas dans ce livre de réflexion sur les problèmes philosophiques et théologiques posés par ces mutations de la science catholique : il se contente d'en indiquer les contours, car à chacun son métier. Son propos est seulement de transmettre la mémoire des acteurs et des témoins de cette histoire à ceux qui n'en bénéficient pas, soit du fait de leur jeunesse, soit en raison de leur forme de culture : elle ne les a pas initiés à la connaissance des longs débats rapportés ici, de sorte

qu'ils croient parfois, sur la foi de supports médiatiques astreints à « créer l'événement », que ces interrogations sont nées à la fin du siècle qui vient de s'achever¹.

Reconnaissons une excuse à ces exagérations : le flair des informateurs a diagnostiqué l'étendue de l'ignorance des problèmes bibliques encore largement répandue, même au sein du « peuple chrétien ».

1. Des chapitres de ce livre ont été lus en manuscrit par François Langlamet (†), Émile Puech et Jean-Baptiste Humbert (École biblique de Jérusalem), Henri Cazelles, Jean Delorme (†) et Charles Perrot (membres de l'ACFEB), ainsi que par Philippe Boutry, professeur à l'université de Paris-I et directeur de la *Revue d'histoire de l'Église de France*. En m'associant à lui pour la préparation du colloque de mai 2003 : *Autour d'un petit livre. Alfred Loisy cent ans après*, Claude Langlois m'a donné l'occasion de relire Loisy. Que tous soient également et chaleureusement remerciés.